Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 46

Artikel: Lausanne, le 12 novembre 1870
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180969

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 46. Samedi 12 Novembre 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 12 Novembre 1870.

Un collaborateur de la *Revue horticole,* si habilement rédigée par M. le professeur Carrier, lui adresse une lettre intéressante dans laquelle il lui fait part de ses impressions dans un récent voyage à Strasbourg. Nous nous permettrons d'en détacher les passages suivants qui ne feront que confirmer combien sont grands les malheurs éprouvés par les Strasbourgeois sous le canon de leurs chers voisins. Certains détails feront en outre ressortir quelles sont les sympathies des habitants de l'Alsace pour l'Allemagne, qui les croit prêts à se jeter dans ses bras.

« Entreprendrai-je de vous décrire toutes les horribles choses que j'ai vues? Ce serait impossible, et, pour employer une expression déjà souvent répétée, je dirai qu'aucune plume, aucun pinceau ne pourrait faire le tableau de la réalité. Pendant trois jours je n'ai vu que ruines, désastres, misères; et encore n'ai-je pas tout visité, pour cela une semaine ne suffirait pas.

Sur la place Kléber était l'immense bâtiment du *Musée de peinture et de sculpture ;* il n'en reste que quelques murs calcinés et lézardés.

Le *Temple-Neuf* n'était pas d'une architecture riche, mais c'était un vaste vaisseau d'une grande élévation : il est brûlé.

De la *Bibliothèque,* riche comme vous le savez, on n'a pas sauvé un volume, ni un manuscrit. Que de trésors en cendres !

Le *Théâtre,* sur la place de Broglie, était l'un des plus beaux de France. On admirait surtout le péristyle, formé de six colonnes ioniques, qui soutenaient un entablement surmonté de six grandes statues représentant les *Muses.* Ce théâtre n'est plus qu'un tas de pierres.

L'*hôtel de la Préfecture,* près du théâtre, était entouré de frais et élégants jardins. Préfecture et jardins sont anéantis.

Sur la place de Broglie, l'*Hôtel-de-ville,* avec son beau perron, a beaucoup souffert.

Tous les beaux bâtiments qui faisaient suite à l'Hôtel-de-ville, et où se trouvaient de brillants cafés, ont été incendiés.

Les *casernes* ont disparu; et ce qu'il y a de plus hideux à voir, ce ne sont pas les ruines des maisons incendiées, ce sont celles qui sont démolies par les projectiles sans avoir été brûlées. Les casernes sont dans ce cas; c'est un abominable enchevêtrement de charpentes, de planchers, de pans de murs, de meubles, que sais-je? On a là une idée de l'effet des tremblements de terre.

La splendide *Cathédrale* a été fortement atteinte, surtout à sa face septentrionale, dite de Saint-Laurent. Des milliers de colonnettes, des statues, des rosaces, le tout découpé si finement, ont été brisées par les projectiles et leurs éclats. La flèche penche d'un côté, et l'énorme croix qui la surmonte penche très sensiblement de l'autre côté. Si on pénètre dans l'intérieur, l'âme est saisie d'une tristesse profonde. Tous les vitraux sont criblés ; la voûte de la grande nef est percée de nombreuses ouvertures par lesquelles on voit le ciel et par où entre la pluie, car la toiture est détruite. L'orgue est en pièces, et tous les grands tuyaux, moins un, gisent à terre comme d'immenses boas. Ce qui attriste surtout, c'est de voir, dans la nef latérale de droite, des cloisons en planches, derrière lesquelles sont logées quelques pauvres familles.

Voilà pour les monuments publics, moins les arsenaux et les fortifications, auxquels je reviendrai tout à l'heure.

Il faut bien cependant que je vous dise que la *gare,* très vaste, et le bâtiment des *douanes,* non moins grand, ainsi que l'usine à gaz, sont également brûlés.

Puisque me voilà près de la gare, j'irai au faubourg de Saverne, qui n'est pas loin; j'ai là une connaissance, je prendrai de ses nouvelles. Quelle horreur! Le quartier de Saverne n'est plus qu'une accumulation de décombres; il faut avoir le cœur solide pour le traverser d'un bout à l'autre.

J'irai donc au faubourg de Pierres, où demeurent MM. Meyer et Schlumberger, et où se trouvent leurs grands et superbes magasins et ateliers pour la fabrication des meubles en fer pour jardins, appartements, etc. C'est une maison connue de l'Europe entière : C'est pire encore qu'au faubourg de Saverne; le faubourg de Pierres est un immense espace où le regard se perd et ne rencontre que la destruction la plus complète. Je suis resté comme pétrifié en reconnaissant à un reste d'enseigne l'emplacement de l'immeuble de MM. Meyer et Schlumberger. Ce dernier était là, l'œil morne et triste, comme bien vous le pensez. Je l'ai abordé, et ensemble nous avons fait le tour de ce qui fut sa splendide maison. C'est indescriptible, c'est affreux.

Dans la matinée du second jour j'ai visité, toujours accompagné de l'obligeant M. J. B., les fortifications, la citadelle et les arsenaux. C'est moins

émouvant mais non moins terrible. La citadelle n'est plus que tas de pierres ; tous les points vulnérables, bien connus d'avance de l'ennemi ont été spécialement attaqués et mutilés d'une manière horrible. La brêche, dont les journaux ont tant parlé, est entre la porte de Pierres et la porte de Saverne; c'est ce qui explique la destruction des deux quartiers qui avoisinaient. Cette brêche doit bien avoir trente-deux mètres comme on l'a dit, mais à sa partie supérieure; dans le bas, la dimension est tout au plus de moitié. Comme vous le voyez, elle est tout à fait praticable. De plus, comment la défendre? Tous les points avoisinants étaient tellement endommagés qn'il était devenu impossible d'y établir des batteries, et les assiégeants étaient tout près, tellement près, qu'au dire des officiers allemands, leurs soldats étaient souvent blessés par leurs propres obus, qui, en éclatant contre les remparts, revenaient jusqu'aux canonniers qui les avaient lancés.

Dans la course que j'ai faite extra-muros, j'ai constaté à perte de vue une désolation complète, abominable. Que de terrains bouleversés par les tranchées, les parallèles, les travaux d'attaque en un mot! Plus de végétation, plus de constructions, tout est anéanti! Je n'ai pas parcouru sans une vive émotion ces lieux, ces points d'où sont partis tant de projectiles portant la désolation, l'incendie, la mort!

Tous les beaux jardins publics : jardins Lips, jardin Kammerer, jardins restaurants, jardins de plaisance, établissements d'horticulture, de tout cela il ne reste pas trace. Aucun corps d'état n'a souffert autant que celui des jardiniers.

Jusqu'à présent, je ne vous ai entretenu que des pertes et douleurs matérielles des Strasbourgeois; je dois, en terminant ce compte-rendu déjà trop long, vous dire quelques mots de leurs douleurs morales depuis la capitulation.

Dès le premier jour, sur toutes les maisons qui restent plus ou moins debout, on a collé un carré de papier sur lequel est écrit, d'un côté en allemand, de l'autre côté en français :

Le propriétaire de la maison n° ... de la rue ... logera ... officiers, ... soldats, ... chevaux.

Le propriétaire est responsable de l'exécution du présent ordre, c'est à lui de s'entendre avec ses locataires. Défense de défigurer ou de supprimer cette affiche sous des peines rigoureuses.

Et voilà ces pauvres habitants, à peine sortis de leurs caves, trouvant dans ce qui leur reste d'appartements tout au plus, bien souvent, de quoi s'abriter eux-mêmes avec leurs familles, n'ayant plus aucune provision de bouche; les voilà, dis-je, ces malheureux, obligés de loger et nourrir, et cela sans récriminer, les auteurs de leurs ruines, de leurs larmes, de leurs maladies, de leurs deuils! Il faut songer à eux avant de songer aux siens. Quelle torture!

Beaucoup de victimes, aidées de quelques ouvriers, essaient de fouiller dans les décombres de ce qui fut leur maison; bientôt arrive un agent-soldat qui demande les noms des ouvriers et les requiert de se rendre dès le lendemain matin aux chantiers publics pour la destruction des travaux d'attaque et pour la restauration des fortifications. Inutile de dire qu'aucune raison ne peut dispenser d'obéir.

J'ai lu sur tous les murs une proclamation signée : Bismark-Bohlen, gouverneur de l'Alsace. Il y était dit que Strasbourg vient enfin de faire retour à la grande patrie allemande, que les habitants doivent lui prêter leur concours pour opérer cette transformation complète; que de ce jour Strasbourg est et restera ville allemande.

Bon et généreux Bismark! c'est vraiment trop de magnanimité! Et tout Strasbourgeois doit être pénétré de reconnaissance et d'amour envers son nouveau gouverneur si paternel, envers la grande patrie allemande qui tend les bras pour la consoler, pour cicatriser ses plaies!

Pourtant, cher gouverneur, ne vous faites pas illusion; tout Strasbourgeois qui lit votre épître grince des dents, serre le poing dans sa poche, a le cœur gonflé de colère et l'âme remplie de tristesse; car les Strasbourgeois sont Français dans toute la force du mot; ils ne t'aiment pas, ni toi, ni ton illustre parent, ni votre maître à tous deux. Ils subissent votre loi de fer, ils sont vos victimes, et, pour le moment, vous n'êtes tous que des geôliers, dont ils espèrent bien se débarrasser un jour!

Les preuves et les témoignages du plus ardent patriotisme sont nombreuses. Un très riche industriel, en me montrant ses ruines, me faisait l'énumération de ses pertes en immeubles, vastes ateliers, immenses magasins, quantité prodigieuse de marchandises, etc., et arrivait au chiffre énorme de quinze cent mille francs. (Vous avez bien lu un million et demi.) Comme je lui présentais mes compliments de condoléance, il me répondit :

— Que Bazaine sorte de Metz et batte les Prussiens; que Paris soit débloqué; que désormais nous soyons vainqueurs, et que l'ennemi, une fois battu, refoulé, nous restions Français, eh bien, je ne me plaindrai pas, et le jour où ce résultat sera obtenu j'illuminerai mes ruines.

Et ces paroles étaient dites avec tant de feu, tant d'énergie, que j'étais dans l'admiration.

Un peu après, je me trouvais en présence d'un négociant qui me fit en quelques mots son histoire.

— J'ai été dans cette maison qui se trouvait là, simple ouvrier, ne possédant rien; j'y suis resté longtemps; j'ai ensuite succédé à mon patron; puis je suis devenu possesseur de toute la maison. Depuis un an seulement j'avais fini de la payer. Tout allait bien, ma fortune nette s'élevait à 250,000 fr.; mes cinq enfants se portaient bien. La guerre a commencé, mes fils sont partis; l'un a été tué à Wœrth; l'autre est blessé; il me reste trois filles, et.... pas un sou vaillant.

J'ai cru que cet homme allait pleurer et j'avais le cœur bien gros.

— Monsieur, a-t-il ajouté avec véhémence, si nous ne demeurons pas Allemands, je me sens la force de recommencer une fortune; car voyez-vous, je suis encore jeune; oui, monsieur, je suis jeune, sans que ça paraisse.

Et le cher monsieur montrait au moins cinquante-cinq ans.

Je suis entré chez un horloger; le magasin, autrefois très beau, avait une paroi brisée, et des pendules et autres objets de valeur avaient été broyés par une bombe, qui, tombant sur le toit, avait pénétré jusqu'au rez-de-chaussée.

— Quelle désolation! fis-je en entrant.

— Voilà qui est bien plus désolant encore, me dit l'horloger en me montrant la place Kléber, où paradaient les troupes allemandes.

Et, en effet, les soldats ennemis formaient un immense carré, au milieu duquel se trouvaient les officiers supérieurs. Là j'ai vu tout à mon aise le sieur Bismark-Bohlen avec sa jambe droite, raide et traînante, sa figure parcheminée. Près de lui était le général Werder, petit, trapu, barbu jusqu'aux yeux, mais d'une barbe inculte, d'un rouge mélangé de gris. Tous, soldats et officiers portent la barbe. Je dois dire que la troupe manœuvre avec une précision remarquable et que la tenue est irréprochable.

Mœurs guerrières des anciens Confédérés.

Dans l'art de la guerre, les anciens confédérés dépassaient les autres peuples. Quelque péril menaçait-il la patrie, fallait-il venger un affront, punir des amis infidèles ou ramener au devoir des citoyens séditieux, un drapeau planté au haut d'une fontaine ou suspendu à l'Hôtel-de-Ville, dans les cas urgents la bannière même, appelait le peuple sous les armes. Répartis dans les villes suivant les tribus, à la campagne suivant les bailliages, les seigneuries et les communes, les hommes appelés à marcher se pourvoyaient d'armes, d'argent et de vivres; on n'accordait que rarement des exemptions et seulement sous condition d'un remplacement, usage fort ancien; les pauvres recevaient des secours de leurs communes et souvent tous ensemble du trésor public.

Les armes principales étaient la pique, la hallebarde, l'arquebuse et l'arbalète; le gros de l'armée portait la pique; les hallebardiers ne devaient former que la huitième partie; outre cela l'on avait de fortes et grandes épées et des haches d'armes; les poignards et les dagues prirent de plus en plus faveur. Le corps était protégé par une cuirasse, la tête par un casque ou un fort chapeau de feutre orné d'une plume de coq ou d'autruche. Une croix blanche servait de signe de ralliement; plus tard on y joignit une clef de la même couleur; on la fixait sur le dos ou la poitrine, sur les manches, les épaules et les cuisses, ordinairement à plusieurs endroits à la fois.

Les confédérés se servaient non-seulement d'arquebuses, dont l'usage leur fut connu de bonne heure, mais aussi d'artillerie. Les Zuricois en eurent dès 1393, et les Bernois firent fondre à Nuremberg, en 1413, la première pièce de grosse artillerie, dont ils se servirent pour la première fois au siége de Bade.

La cavalerie, peu nombreuse, se composait de gentilshommes et de cavaliers envoyés par les couvents, les évêques, les hôpitaux et les chevaliers combourgeois de quelque ville.

Les officiers qui commandaient toute l'armée ou ses divisions, s'appelaient chefs ou capitaines; les troupes de chaque canton, quelque petit que fût leur nombre, marchaient sous un chef à part, nommé par le gouvernement, ainsi que le banneret. On laissait aux simples soldats l'élection des chefs de peloton; ceux-ci étaient composés de 20 à 30 hommes. Après le chef, son lieutenant et le banneret, venaient pour le rang et la considération les délégués des conseils et des bourgeois, qui formaient avec les premiers le conseil de la guerre permanent; les affaires importantes étaient soumises à la troupe assemblée, appelée la commune; elle prononçait sur la guerre et la paix et considérait sa propre autorité comme égale à celle des conseils et des communes du pays. Quelquefois les troupes en campagne répondaient tout bonnement aux ordres les plus précis de la Diète et des gouvernements, qu'elles avaient décidé, à la majorité des voix, tout le contraire.

On voyait d'ailleurs à la suite de l'armée bien d'autres personnages: directeurs d'artillerie, chirurgiens, chapelains, greffiers, interprètes, inspecteurs de vivres, arbalétriers, cuisiniers, bourreaux. Le général avait un cortége de gardes du corps; de nombreux jeunes gens faisaient l'office de courriers. Pour transmettre aux troupes les commandements, pour les tenir en ordre et régler leur marche, on se servait de fifres et de tambours; les Waldstetten de cors au son formidable. Une quantité de chiens, souvent fort utiles, suivaient l'armée. Dans la guerre de Souabe, les chiens découvrirent devant Constance quelques ennemis couchés dans une haie.

Avant la bataille de Morat, lorsque les chiens de l'armée suisse arrivèrent dans la plaine, ils aperçurent les chiens des Bourguignons; plus forts et plus sauvages, ils les vainquirent et les forcèrent de s'enfuir. Les deux armées virent dans cette lutte un présage.

Les troupes assemblées prêtaient serment au règlement militaire qui prescrivait la subordination envers les chefs, la religieuse défense des drapeaux, l'oubli des offenses; il ordonnait, en outre, d'épargner femmes, vieillards, ecclésiastiques, églises, couvents et moulins.

Les milices qui marchaient recevaient dans toutes les villes amies le meilleur accueil. Les magistrats allaient à leur rencontre en grande pompe avec un cortége d'hommes magnifiquement armés; ils exprimaient leur joie, offraient leurs services et apportaient en présent de l'argent, du vin, de l'hydromel et divers aliments.

Si plusieurs cohortes confédérées s'unissaient ensemble, on élisait en commun un général en chef et des commandants pour chaque corps. Mais cela n'arrivait que rarement; tour à tour les troupes de plusieurs cantons formaient l'avant-garde, le corps d'armée et l'arrière-garde, et dans chacune de ces divisions on déférait le commandement au capitaine le plus capable.

Dans les camps, soldats et officiers habitaient sous des tentes; des retranchements, des fossés,